

laissez-vous **CONter**
le Pays de Laval
antique et médiéval



Laissez-vous conter le Pays de Laval antique et médiéval

Textes : Stéphane Hiland (Service Patrimoine de la Ville de Laval)
Visuels : Stéphane Hiland (Service Patrimoine de la Ville de Laval) sauf mention contraire.

Mise en page, impression : Imprimerie Municipale.

L'église Saint-Etienne d'Entrammes au sein
de laquelle ont été découverts
des thermes gallo-romains en 1987



Aux origines de l'agglomération lavalloise

le site antique d'Entrammes

Si Jublains demeure l'incontestable chef-lieu de la cité des Aulerques-Diablintes, plus au sud se développe une agglomération secondaire sur le tracé de la voie Le Mans – Rennes et à la confluence de trois cours d'eau, la Mayenne, la Jouanne et l'Ouette. *Interammes* (« entre les eaux ») n'a de cesse depuis une quarantaine d'années de redécouvrir les traces de son passé antique.

Les travaux de restauration entrepris sur les monuments réservent parfois leurs lots de surprises. Tel a été le cas dans les premiers jours du mois de septembre 1987 à l'occasion d'un chantier suivi par Jacques-Henri Bouflet, architecte des bâtiments de France, sur le site de l'église Saint-Étienne d'Entrammes. Le piquetage des murs de la nef laisse alors apparaître des maçonneries dont la mise en œuvre a tôt fait d'intriguer notre spécialiste : des rangées de petits moellons alternant avec des lits de briques plates sont clairement observés. Puis ce sont des ensembles complets d'arcades, de linteaux et de fenêtres circulaires (*oculus*) qui sont dégagés. Ces remarques conduisent à conclure à l'ancienneté de ces formes d'architecture rappelant notamment celles de la forteresse gallo-romaine de Jublains. Les ouvriers travaillant sur le chantier ne le savent pas encore mais ils viennent de remettre au jour les vestiges d'un important monument, rare témoignage matériel du passé antique du département de la Mayenne.

DES INDICES AVANT-COUREURS DE LA DÉCOUVERTE DES THERMES GALLO-ROMAINS

Déjà, en 1982, l'église Saint-Étienne d'Entrammes intrigue J.-H. Bouflet. Des observations faites sur le pignon ouest du bâtiment laissent à penser que la construction de ce sanctuaire religieux pourrait être contemporaine à celle de Notre-Dame de Pritz, chapelle datée du 8^e siècle située au nord de Laval. Cette première conclusion est renforcée par une découverte faite quatre ans plus tard dans les fonds d'archives conservés au presbytère d'Entrammes. Un petit mémoire, sans doute rédigé de la main de François Chevallier ancien curé de la paroisse, fait état d'observations réalisées en 1859 au moment des travaux d'agrandissement de l'église. Aussi peut-on lire qu' "(...) il est resté évident que le chevet et les chapelles avaient été accolés à une ancienne construction, qui formait le sanctuaire, et que les arceaux, qui donnaient accès à ces différentes parties, avaient été percés en toute œuvre dans les vieux murs préexistants." L'ecclésiastique va jusqu'à avancer l'hypothèse d'une datation aux 6^e et 7^e siècles, propos néanmoins encore éloigné de la vérité qui achève de se dévoiler à l'automne 1987.

QUAND LE SOUS-SOL DE L'ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE LIVRE SES SECRETS

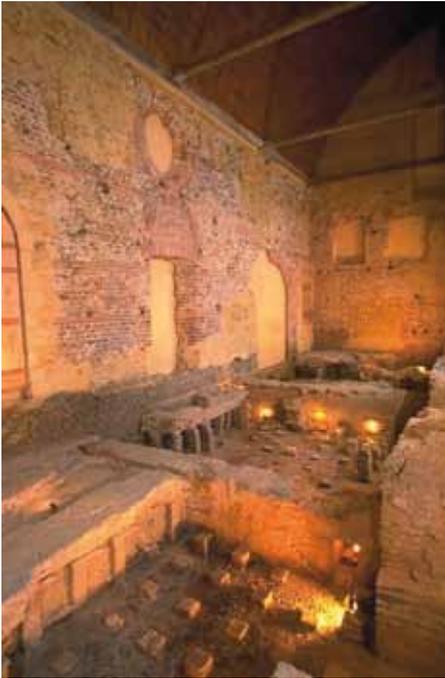
Le dégagement progressif du mur sud de la nef laisse apparaître une architecture cohérente, soigneusement appareillée et jointoyée, sur une longueur de 23 mètres et une hauteur de 7 mètres. Alerté par J.-H. Bouflet, l'archéologue Jacques Naveau en conclut qu'il ne s'agit pas d'une architecture carolingienne ou bien mérovingienne, mais bien romaine. Quelques semaines plus tard, au mois d'octobre, des sondages réalisés dans le sol de l'église étayaient ce postulat : Laurent Guyard, épaulé par quelques bénévoles, découvre une dalle suspendue (*suspensura*) posée sur des pilettes de briques. Il s'agit des restes d'un hypocauste, système de chauffage par le sol employé par les Romains dans la mise en œuvre de bâtiments de thermes. La fouille archéologique opérée lors des trois années suivantes viendra confirmer l'existence de bains publics à Entrammes et par là fonder l'existence sur le site de la commune actuelle d'une agglomération gallo-romaine.

LES THERMES, UN MONUMENT SYMBOLE DE LA ROMANITÉ

Interammes est le chef-lieu d'un *pagus* ou pays situé au sud du territoire dominé par les Diablintes. Même si son prestige n'égale pas celui de la capitale de cité, *Noviodunum* (Jublains), l'agglomération dispose néanmoins de bâtiments



Sol dallé des thermes en partie effondré dans l'hypocauste



Ci-dessus.
Essai de restitution de la façade sud des thermes gallo-romains d'Entrammes (© Marie-Line Brunet)

Ci-contre, de gauche à droite.
Vue générale sur les vestiges des thermes gallo-romains d'Entrammes

Élévation du mur des thermes gallo-romains, ouvert au sud par une fenêtre rectangulaire surmontée d'un arc de décharge en brique et d'un *occulus* (© Samuel Chollet)

publics propres à matérialiser la parure monumentale d'une ville romaine. Ainsi, en bordure de la voie principale, trouve-t-on un établissement de bains publics. Situé à proximité d'une palestine, terrain de sport où l'on effectue des exercices physiques, le bâtiment adopte la forme d'un quadrilatère de 28,50 mètres de long pour 10 m de large. À l'intérieur, l'espace est cloisonné par des pièces disposées en enfilade à la fonction bien précise. L'usager qui arrive aux thermes dépose ses vêtements au vestiaire et chausse des sandales à la semelle de bois pour éviter de se brûler les pieds sur le sol chauffé par un hypocauste. Il traverse rapidement une première salle pour s'installer ensuite au tepidarium, ou salle tiède, dans laquelle il s'adonne aux massages et se prépare au bain. Il passe ensuite dans l'étuve (*sudatorium*) pour y suer abondamment. Enfin, à l'extrémité du bâtiment près du foyer (*praefurnium*), il gagne la salle des bains chauds (*caldarium*) où il peut s'immerger dans un bassin à dalles de schiste ou s'asperger au labrum, vasque comprise dans l'épaisseur du mur. Son parcours s'achève par un retour à la salle froide (*frigidarium*) pour une dernière immersion destinée à resserrer les pores de la peau. Monument dédié à l'hygiène, les thermes, de par la richesse de leur décor fait d'enduits peints et de chapiteaux sculptés en marbre, témoignent également de l'adoption du mode de vie à la romaine des élites gauloises.

DES BÂTIMENTS CIVILS ET RELIGIEUX LE LONG DE LA VOIE ROMAINE

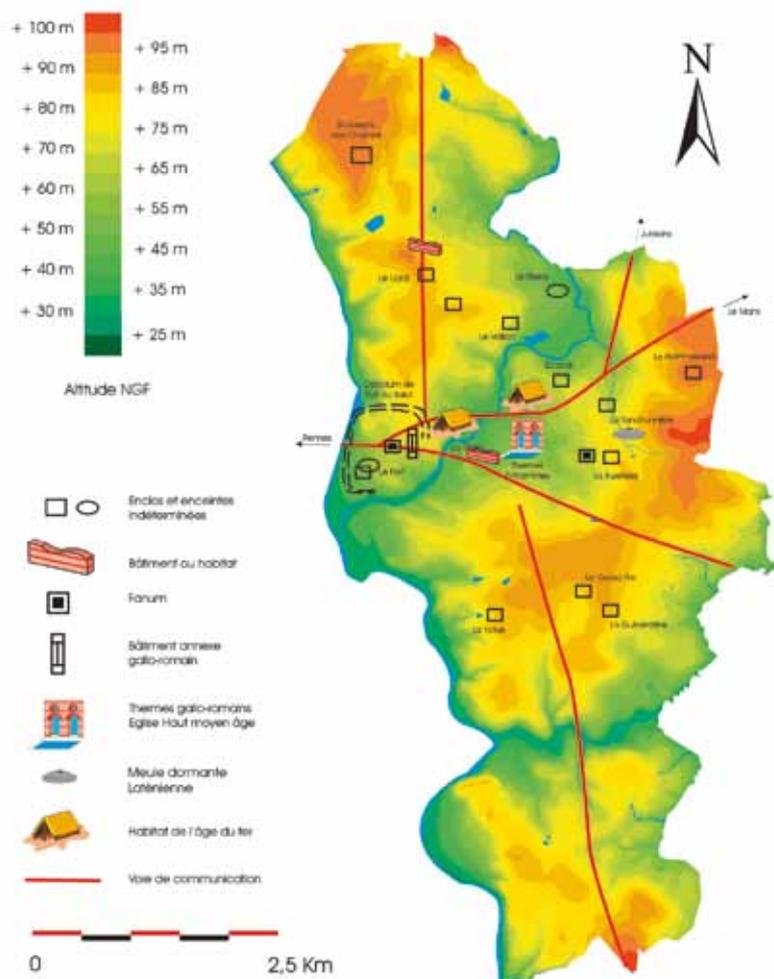
L'agglomération d'Interammes s'organise vraisemblablement selon un axe est-ouest, le long de la voie principale Le Mans – Rennes. La fouille archéologique conduite en 2005 sur le site de l'échangeur autoroutier de la Carie, a permis de mettre au jour les structures de maisons et d'ateliers d'artisans se développant le long de cet axe de circulation. Disposant parfois d'un solin en pierre, la plupart de ces bâtiments étaient alors construits avec une ossature en bois et en terre. La présence de fosses d'extraction d'argile laisse par ailleurs supposer des toitures recouvertes de tuiles. Les demeures les plus riches devaient se trouver à l'écart de la voie comme le montrent les sondages réalisés dans une prairie du château le long de la rue du Maine. Les vestiges d'un important bâtiment entièrement maçonné, daté du début du 3^e siècle, ont ainsi pu être observés. Sur les hauteurs alentour, à Port-Ringard et à la Furetière, des temples de forme carrée dominaient alors l'agglomération veillant à la prospérité du lieu. Néanmoins, à partir des années 250-270, les épidémies récurrentes de peste ajoutées aux premières incursions barbares en Gaule romaine provoqueront le déclin progressif d'une agglomération dynamique appelée à survivre sous la forme d'un regroupement plus modeste d'habitations.



Chapiteau en marbre, daté du 4^e siècle, retrouvé lors des fouilles des thermes



Fragment d'enduit peint retrouvé lors des fouilles des thermes



Carte archéologique de la commune d'Entrammes (© Jean-Michel Gousset)

LES GAULOIS À ENTRAMMES

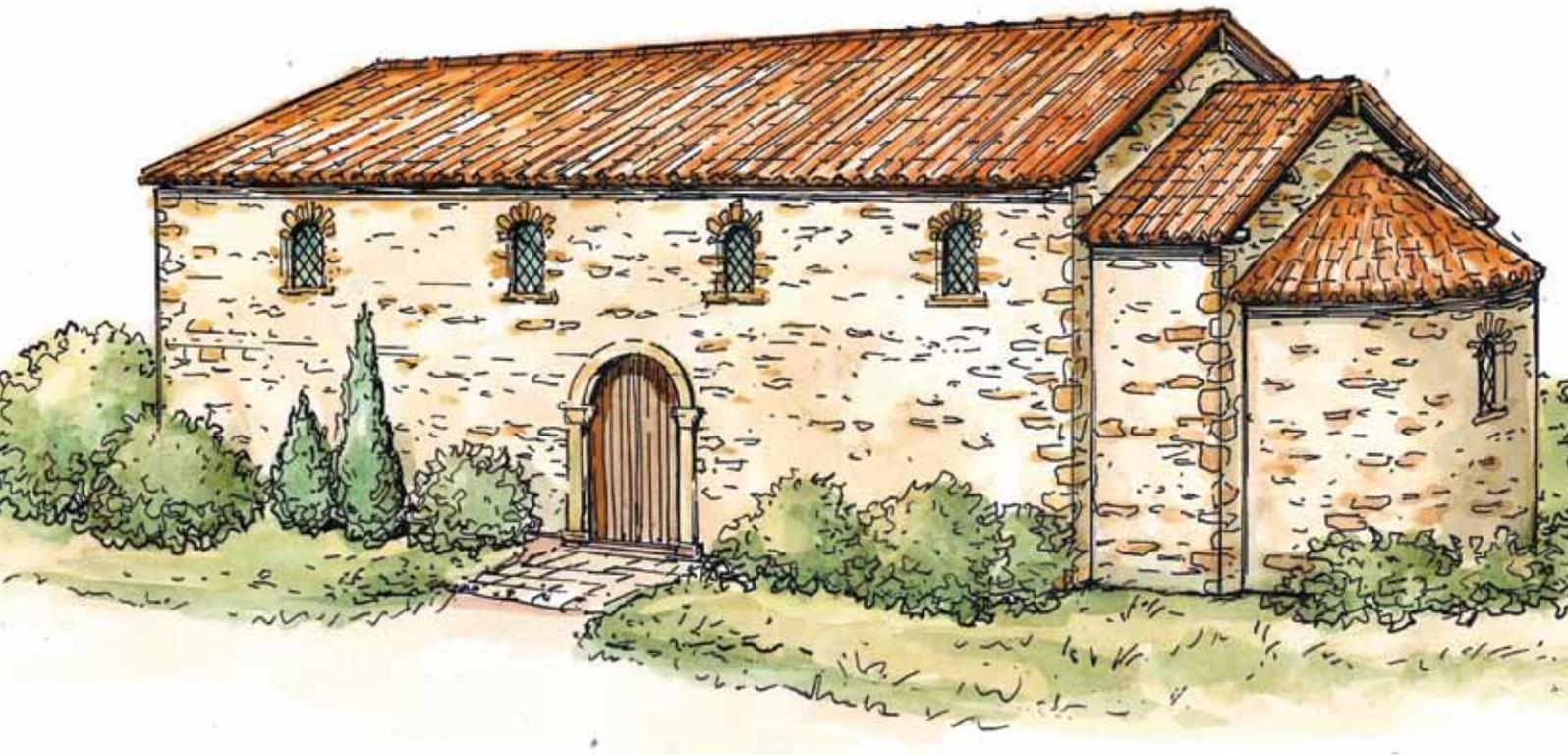
La Tène finale, c'est à dire la fin de l'époque gauloise (150 à 50 avant JC.), voit le monde celte se peupler d'espaces fortifiés, dotés parfois de grandes dimensions. Néanmoins, les chercheurs s'accordent pour dire qu'il ne s'agit pas de camps militaires mais de lieux favorisant essentiellement les échanges commerciaux. En Mayenne, sur le territoire dominé par la tribu des Aulerques Diablintes, deux établissements de ce type existent, l'un au nord à Moulay et l'autre plus au sud à Entrammes. Dans ce dernier cas, l'oppidum se développe à la confluence de la Jouanne et de la Mayenne, sur un site de gué. Ce carrefour naturel est alors dominé par une enceinte fortifiée en terre, encore partiellement conservée à hauteur de la ferme du Tour. Au sein d'une surface de 55 hectares, ont été repérés par prospection aérienne des enclos d'habitations, probablement dévolus à l'usage des artisans gaulois. Non loin du lieu-dit le Châtelier, un temple de forme carrée a livré du mobilier archéologique daté de la fin du 1^{er} siècle avant notre ère, notamment des poteries ainsi que des monnaies de bronze gauloises présentant un cheval au galop ou des têtes dites diaboliques. La fonction économique du site d'Entrammes et son inscription sur une importante route commerciale ne font donc aucun doute depuis la fin des années 70. Restait à connaître la nature des produits échangés. En 2008, au préalable de l'aménagement du lotissement du Clos des Primevères, une équipe de l'INRAP dirigée par Gérard Guillier est intervenue non loin de la carrière d'Ecorcé qui avait déjà livré du mobilier archéologique d'époque gauloise. À la grande surprise des chercheurs, le décapage à la pelle mécanique de ce terrain de 12.000 m² a laissé apparaître un nombre important de trous de poteaux formant des quadrilatères organisés selon un axe nord-sud. Les relevés effectués ont permis de reconstituer de petits bâtiments s'apparentant à de petites tours montées sur pilotis. Les archéologues y voient des greniers à blé d'une capacité de stockage de 9 m² chacun comme le prouve la présence de très nombreux grains de céréales. Sachant que le site a livré 80 constructions de ce type, il apparaît tout à fait inconcevable qu'une telle quantité de blé ait été constituée pour des usages locaux. La découverte en parallèle d'amphores de type italique, servant au commerce du vin, laisse penser que, bien avant la conquête par César, Gaulois et Romains entretenaient déjà d'importantes relations commerciales.



Essai de restitution du fanum de la Furetière, temple de tradition celte avec galerie de déambulation (© Marie-Line Brunet)

POUR EN SAVOIR PLUS

- J-H. Boufflet "Analyse et commentaires sur l'ancienne église d'Entrammes" in *Mayenne Archéologie Histoire* n°11, pp. 47-53, Laval, 1988.
- J. Naveau, « Un patrimoine gallo-romain à découvrir : les thermes d'Entrammes » in *303 n°72*, pp. 48-56, Nantes, 2002.



Entrammes au Moyen Âge

entre continuité et rupture

Malgré son déclin amorcé à la fin de l'Antiquité, Entrammes conserve durant le haut Moyen Âge un rôle prépondérant au sein du territoire qui l'entoure. Siège d'un couvent de moniales, où sera conclue en 863 la paix entre Francs et Bretons, le site est également pourvu à partir du 11^e siècle d'une châtelainie dépendante de celle de Laval.

LES VESTIGES D'UNE ÉGLISE PALÉOCHRÉTIENNE

Monument emblématique du centre bourg, l'église paroissiale d'Entrammes présente aujourd'hui au regard du visiteur l'aspect d'un sanctuaire à l'architecture d'une grande banalité. Il est vrai que la reconstruction de l'édifice en 1859 s'est traduite par la disparition du chœur roman en forme d'abside qui devait donner à cet ensemble culturel un charme certain. Néanmoins, malgré ces importantes transformations, sa dédicace est restée la même : depuis des siècles, elle demeure sous le patronage de Saint Étienne. La référence à ce martyr de la foi chrétienne passe pour être un indice de l'ancienneté d'un sanctuaire, à l'image des dédicaces à Saint Pierre ou Saint Martin. La lecture des Actes des évêques du Mans, rédigés au 9^e siècle par Aldric, nous apprend par ailleurs que c'est Saint Julien qui aurait fondé l'église d'Entrammes lors de son épiscopat dans la seconde moitié du 4^e siècle. Sans fondement pendant des années, cette assertion a finalement pu être rendue plausible par les faits archéologiques. La fouille

entreprise pour dégager les thermes gallo-romains situés sous l'église Saint-Étienne a permis également de mettre au jour des témoignages matériels rares et précieux des premiers temps de la foi chrétienne. Ainsi, à l'est de la nef, les archéologues ont-ils pu retrouver les premiers degrés d'un escalier en pierre conduisant à une plateforme surélevée appelée presbyterium. Au devant de cet espace réservé au clergé, la découverte de la base maçonnée d'un ambon apporte la preuve d'un usage dédié à la lecture des Livres Saints. Dès lors, il apparaît indéniable que les thermes ont été transformés en lieu de culte par les chrétiens durant l'antiquité tardive, entre le 4^e et le 7^e siècles. Cette fourchette chronologique tend à être resserrée lorsque l'on constate que l'arasement des cloisons internes de l'ancien bâtiment des bains publics, le rebouchage des hypocaustes et la pose d'un nouveau sol vont de pair avec un mobilier de type gallo-romain. Les archéologues voient également dans l'utilisation d'un mortier à tuileau la preuve d'aménagements datant de la fin de la période romaine.



Vestiges de l'église paléochrétienne d'Entrammes avec un escalier conduisant au *presbytérium* et la base d'un ambon, destiné à recevoir les Livres Saints
(© Samuel Chollet)



Antéfixe du Haut Moyen Âge ayant peut-être appartenu à l'église paléochrétienne d'Entrammes .

Une autre preuve archéologique de la survivance d'un important bâtiment à Entrammes après la chute de l'empire romain est apportée par une trouvaille faite il y a plusieurs années dans le bourg. Il s'agit d'un antéfixe, élément ornemental en terre cuite d'une toiture, dont la forme est à rapprocher de ceux trouvés au château d'Angers par ailleurs datés du 6^e siècle. Un décor sculpté figurant un buste féminin voilé entre deux rameaux apporte un indice supplémentaire quant à la fonction de l'édifice auquel il devait appartenir. Sans doute faut-il y voir le monastère de femmes décrit par Saint Aldric, comme étant l'un des plus importants du Maine. Vers 832, l'évêque du Mans y consacre 65 religieuses et en soustrait une colonie pour venir fonder, près du Mans, l'abbaye Sainte-Marie. L'établissement monastique d'Entrammes n'a semble-t-il pas survécu à la période carolingienne mais sa renommée fût telle qu'il accueillit en son temps l'une des plus grandes rencontres diplomatiques, celle entre Charles le Chauve et Salomon de Bretagne.

QUAND FRANCS ET BRETONS SIGNENT LA PAIX À ENTRAMMES

À l'origine, la Bretagne désigne le territoire situé outre-Manche, abandonné par les légions romaines au début du 5^e siècle. Ne pouvant faire face à l'invasion de leur île par les Angles et les Saxons, les Bretons migrent alors en nombre en Armorique. Ils y établissent une multitude de petits royaumes, dont Pépin le Bref, père de Charlemagne, réalise la conquête en 753. Pour près d'un siècle, la Bretagne est rattachée au pouvoir carolingien. Le signal de la révolte bretonne est donné par Charles le Chauve qui, en 840, nomme Renaud d'Herbauges comme *dux*. De Nantes, celui-ci s'avance vers le Vannetais mais doit subir une défaite que lui infligent les Bretons à Messac le 24 mai 843. Soucieux de venger cet affront, Charles le Chauve s'avance lui-même en Bretagne mais manque d'être tué à la bataille de Ballon le 22 novembre 845. Il doit se replier à la hâte vers Le Mans et laisser les Bretons s'emparer du Rennais. Ces derniers font de leur chef, Nominoë, un roi. En 849, Nominoë attaque Angers et s'empare du comte

Amaury à Nantes. Charles le Chauve pénètre à nouveau en Bretagne mais il est encore une fois battu à Jengland-Beslé par Erispoë qui a succédé à son père. L'empereur carolingien s'incline et accorde le titre de *rex* au chef breton ainsi que la main de sa fille. Ce rapprochement provoque la réaction de la noblesse armoricaine, désireuse de conserver son indépendance. Erispoë est assassiné au profit de son cousin Salomon qui reprend l'offensive à l'ouest. Cherchant à éviter l'affrontement, Charles demande à rencontrer le roi breton. L'entrevue a lieu dans l'église du monastère d'Entrammes au printemps 863. En échange de sa fidélité au roi des Francs, Salomon reçoit en gage le Cotentin, l'Avranchin et le territoire situé entre les eaux. Le document figurant dans les Annales de Saint-Bertin et de Saint-Vaast ne nous permet pas d'identifier précisément cet espace géographique. S'agit-il d'une référence au terroir d'Entrammes situé entre Jouanne et Ouette ou faut-il y voir un domaine plus vaste ? La réponse est connue des seuls murs de l'église Saint-Étienne malheureusement muets pour l'éternité.

ENTRAMMES, « UN DES PLUS VIEUX DONJONS DE LA FÉODALITÉ »

Au 11^e siècle, Robert d'Entrammes passe pour avoir été l'un des principaux vassaux de Guy de Laval. Comme son puissant suzerain, il serait originaire du Haut-Maine et l'aurait accompagné lors de sa prise de possession des territoires bordant la Mayenne. Aussi, apparaît-il tout à fait logique que Guy ait laissé à l'un de ses hommes de confiance le contrôle d'un point de passage important sur cette rivière, en l'occurrence l'ancien chemin rennais la franchissant à gué à hauteur de Port-Ringear. Par la suite, Hamon, son successeur, demeure dans l'entourage de Guy. On le voit notamment témoigner lors des fondations des prieurés d'Arquenay et surtout de Saint-Martin de Laval, en 1055, où son nom occupe la première position dans la liste des personnes présentes. Néanmoins, la fidélité du seigneur d'Entrammes ne semble pas totalement assurée. À la mort de Guy de Laval, Hamon se rapproche de Robert le Bourguignon, seigneur de Sablé, qui appartient



Ruines du château médiéval d'Entrammes. Cette architecture est vraisemblablement postérieure au 13^e siècle.

UNE NÉCROPOLE MÉROVINGIENNE À ENTRAMMES

Dans son manuscrit consacré à l'histoire d'Entrammes, Courte de Vilcler signale déjà au 19^e siècle la présence de nombreuses traces de sarcophages entre le château et la mairie. Les sondages archéologiques entrepris aux abords du site des thermes gallo-romains en 1992 ont également permis de retrouver les traces matérielles d'une sépulture datant de l'époque mérovingienne. Ainsi, au niveau du portail de l'église Saint-Etienne, a-t-il été possible de découvrir sous le seuil un sarcophage en calcaire coquillier muni d'un couvercle en bâtière. À l'intérieur de ce dernier a été retrouvé le squelette d'un homme de grande taille mais dont l'identité n'a pas pu être clairement définie en l'absence de mobilier associé. Tout juste peut-on affirmer qu'il s'agissait sans doute d'un personnage important, puisqu'ayant été enterré dans l'immédiate proximité du sanctuaire. Les fouilles archéologiques entreprises au cours de l'année 2005 au niveau de l'échangeur autoroutier de la



Plaque boucle mérovingienne découverte lors du chantier de fouilles de la Carie (© Gérard Guillier, INRAP)



Sarcophage mérovingien conservé à l'intérieur de l'église d'Entrammes (© Samuel Chollet)

Carie se sont avérées sur ce point beaucoup plus riches. En effet, dix-sept tombes datées des 7^e et 8^e siècles ont pu être mises au jour au bord de l'ancienne voie romaine. Cette véritable nécropole se compose soit de coffres formés de pierres plantées verticalement dans le sol soit de sarcophages en calcaire. Dans l'une de ces sépultures, a été découverte une remarquable plaque- boucle, seul élément conservé d'une ceinture qui entourait le vêtement du mort au moment de son inhumation. Doté d'un riche décor d'entrelacs, cet objet, dont le type est courant dans les nécropoles d'époque mérovingienne, constitue le témoignage du maintien fragile mais durable d'une population à Entrammes bien après l'époque romaine.

lui-même à l'entourage proche du comte d'Anjou. Entre 1067 et 1069, ses fils, Hugues et Geoffroy d'Entrammes témoignent également à plusieurs reprises en présence du comte d'Anjou. La fondation d'un nouveau prieuré à Bazougers constitue l'occasion pour Hamon de Laval, qui a succédé à son père, de ramener la famille d'Entrammes dans son giron. L'installation des religieux s'accompagne en effet de dons de terres, dont certaines proviennent de familles dépendant du seigneur d'Entrammes comme celle d'Orvilette. Ainsi, par le biais d'une fondation religieuse, le seigneur de Laval parvient-il habilement à maintenir l'unité parmi ces vassaux, sans avoir par ailleurs été obligé de faire usage de la force. Cette dernière alternative aurait sans doute causé l'attaque du château d'Entrammes, dont la mention est faite dans les sources écrites à partir de la fin du 11^e siècle.

En 1855, l'historien Morin de la Beauillère évoque ainsi le château d'Entrammes, mais sans pour autant apporter plus de précisions à ses dires. Les récentes recherches entreprises par Sébastien Legros, à l'occasion d'une thèse de doctorat, ont permis de retrouver mention d'un castellum d'Entrammes attaché à la personne d'Hugues, témoignant dans un cartulaire de l'abbaye Saint-Vincent vers 1096. L'existence d'un lieu de résidence pour un lignage noble s'impose à l'époque comme une évidence et se matérialise généralement sous les traits d'une motte féodale. L'analyse du cadastre napoléonien, daté de 1810, laisse entrevoir la forme d'une parcelle circulaire le long de la rue principale

du bourg à quelques centaines de mètres du château actuel. Peut-être faut-il y voir les traces de la motte primitive ? Toujours est-il qu'il convient de remarquer que l'existence de celle-ci a dû s'avérer éphémère dans le temps. Du moins, peut-on constater aujourd'hui que les vestiges subsistants du château d'Entrammes relèvent d'un bâtiment maçonné en pierre adoptant la forme générale d'un T. Le curieux qui s'en approche par la prairie située au sud peut aisément en distinguer le caractère médiéval, notamment de par la tour circulaire percée d'une archère qui en marque l'angle oriental. Aucune preuve n'est en mesure de venir étayer l'hypothèse selon laquelle c'est Thibault III de Mathefelon qui, au début du 13^e siècle, vint moderniser le château des premiers seigneurs d'Entrammes. Tout juste sait-on que ce monument, symbole du pouvoir séculaire des seigneurs d'Entrammes, disparut en partie dans l'incendie allumé par les Chouans en 1794...

POUR EN SAVOIR PLUS

- J. Naveau, « *Les thermes et l'église paléochrétienne d'Entrammes. Données nouvelles sur le plan et les élévations* » in *Mayenne Archéologie Histoire* n°16, pp. 15-53, Laval, 1993.
- S. Legros, *Moines et seigneurs dans le Bas-Maine. Les prieurés bénédictins du X^eme au XIII^eme siècle*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2010, 360 pages.
- S. Hiland, « Les énigmes du château d'Entrammes » in *Mayenne Archéologie Histoire* n°27, pp. 180-184, Laval, 2004.

Vue générale sur le chevet de Notre-Dame de Pritz
(© Samuel Chollet)



Le grand livre d'images de Notre-Dame de Pritz

Malgré sa taille modeste, Notre-Dame-de-Pritz, que l'on présente également comme l'une des fondations chrétiennes les plus anciennes du Maine, a joué un rôle essentiel dans l'évangélisation de Laval et ses environs. À l'époque romane, ses murs se parent d'un décor peint d'une exceptionnelle richesse.

DE L'ÂGE DU FER À LA RÉVOLUTION, UNE HISTOIRE MOUVEMENTÉE GRAVÉE DANS LA PIERRE

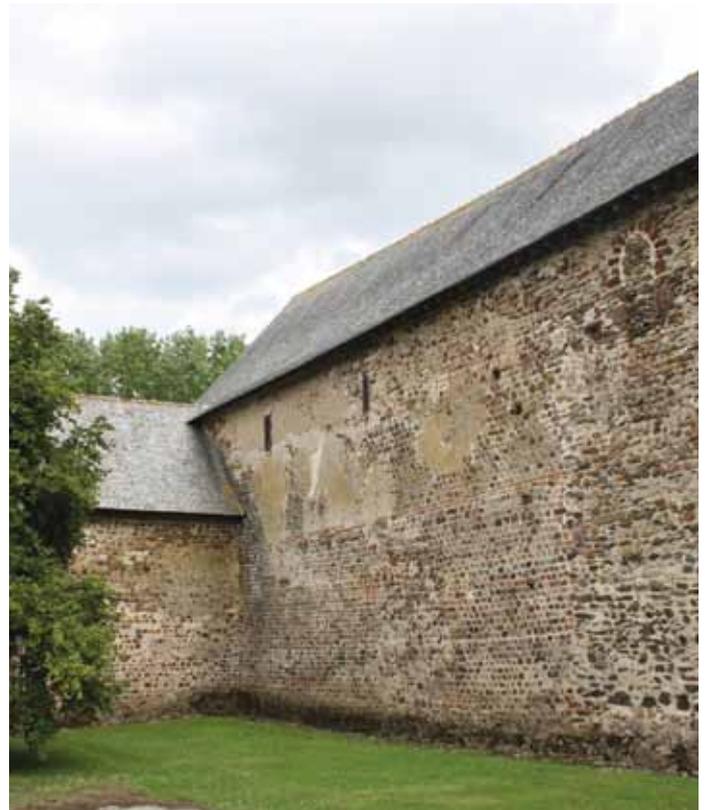
Au regard de son toponyme particulier qui renvoie peut-être aux dialectes gaulois, le site de Pritz semble avoir été occupé bien avant le début de l'ère chrétienne. Près du mur nord de la nef de l'actuelle chapelle s'élève une stèle en granit, apparentée aux *lechs* celtiques, dont la signification demeure hypothétique. Il pourrait s'agir du marqueur d'une nécropole de l'Âge du Fer, plus tard réutilisée à l'époque gallo-romaine. Sous le règne des Mérovingiens, les premiers chrétiens des alentours choisissent ce site pour établir leur sanctuaire. Ce dernier accapare peut-être une construction antérieure apparentée à un mausolée. Toujours est-il que Pritz est mentionnée pour la première fois en 710 dans les sources écrites dans le testament de l'évêque Béraire où elle apparaît désignée comme une dépendance du monastère Saint-Trêche de Saint-Jean-sur-Mayenne. Visible au niveau du mur nord de la nef, une maçonnerie en opus mixtum, alternant petits moellons de grès et lits de briques, atteste de la survivance du savoir-faire de construction romain durant le haut Moyen Âge.

En partie ruinée à cause des incursions bretonnes du 9^e siècle, Pritz connaît un véritable renouveau en 1024, date de l'installation des moines de l'abbaye de la Couture du Mans. De fait, le prieuré établi à cette occasion devient

également l'église paroissiale d'un nouveau bourg fondé à deux kilomètres plus au sud, Laval. Cette phase voit la surélévation des murs de la nef qui sont percés d'étroites fenêtres cintrées. Le chœur est rallongé et doté d'une abside en cul de four aujourd'hui disparue, sans doute en raison d'un effondrement postérieur. Au 12^e siècle, la nef est rallongée de douze mètres vers l'ouest, mordant ainsi sur l'ancien cimetière. Ayant perdu son statut d'église paroissiale au profit de la Trinité vers 1160, Pritz continue cependant à être fréquentée par les fidèles. Ainsi, au 13^e siècle, les redevances perçues par le prieuré, même si elles semblent tenir compte du transfert du siège de la paroisse, témoignent de la primauté d'honneur conservée par le monument. La présence dans la nef de deux gisants datés du 13^e siècle atteste de cet attachement des Lavallois au vénérable sanctuaire. Enfin, pendant la Révolution Française, la mise sous séquestre tardive du site et sa vente au titre des biens nationaux en juin 1794 s'accompagne des protestations véhémentes des autorités municipales.

Le mur nord de la nef de Pritz présente une mise en œuvre en *opus mixtum* de tradition romaine.

Stèle de l'Âge du Fer sur le site de Pritz.





Gisant d'André de Mérienne (13^e siècle) dans la nef de Pritz.



Décor peint d'époque romane sur le mur diaphragme séparant la nef du chœur de Pritz. Dans l'intrados de l'arc se trouve un intéressant calendrier des mois .



Décollation de Sainte-Catherine d'Alexandrie sur ordre de l'empereur Maximin. Ce détail appartient à un ensemble plus important racontant par l'image les différents épisodes de la vie de la sainte martyre.

DU 12^e AU 15^e SIÈCLES, UNE LONGUE TRADITION PICTURALE

À l'époque romane, les murs des églises sont recouverts d'enduits à la chaux, qui servent de support à une ornementation picturale. Répondant à un souci décoratif, ces peintures permettent également au clergé de faire connaître le message biblique. Les couleurs choisies, essentiellement les ocres, sont soit diluées dans l'eau avant d'être appliquées sur un enduit humide, soit mêlées à un fixatif naturel avant d'être apposées sur un enduit sec. Pritz adhère à ce mouvement artistique à l'instigation des moines de l'abbaye de la Couture, permettant le développement d'un décor remarquable qui contribue à émerveiller les visiteurs. Ainsi, à gauche en entrant dans la chapelle, on distingue un grand saint Christophe (15^e siècle) sur lequel a été peint un autre plus petit, produisant ainsi un curieux effet de surimpression. Plus loin, sainte Catherine d'Alexandrie (13^e siècle), décapitée sur ordre de l'empereur Maximin, fait pendant à sainte Marguerite d'Antioche (15^e siècle) sortant du ventre du dragon et patronne des femmes enceintes. Le mur diaphragme, séparant le chœur de la nef, est consacré à la Vierge. On découvre notamment une frise présentant les joies de la Vierge, dont une scène relativement rare présentant Marie allaitant son enfant (12^e siècle).

Peint sur l'intrados de l'arc triomphal, le calendrier présentant les douze mois de l'année fait la renommée de Pritz. Datant du 13^e siècle, il recouvre en grande partie un calendrier plus ancien dont les traces sont toujours visibles à la base de l'arc. Œuvre de référence qui sert

probablement de modèle à d'autres réalisations locales (Saint-Martin, Saint-Pierre-le-Potier), cet ensemble pictural apporte un témoignage intéressant des travaux rythmant la vie du monde rural (moisson, battage, vendanges). Le décor peint du chœur de l'église reprend, quant à lui, le thème de la seconde vision céleste de saint Jean de Patmos, celui des Vieillards de l'Apocalypse. Au nombre de 24 à l'origine, ces personnages ne sont plus aujourd'hui que six. Le percement des baies latérales ainsi que l'effondrement d'une partie du chœur à la fin du Moyen Âge nous privent de l'ensemble d'une scène s'achevant sur l'abside par l'image du Christ tétramorphe (entouré des symboles des quatre évangélistes).

Remis en valeur dans la seconde moitié du 20^e siècle à l'occasion de plusieurs campagnes de restauration conduites par ses propriétaires, ce remarquable patrimoine ouvre aujourd'hui régulièrement ses portes et permet au public de se plonger hors du temps présent, dans l'univers mystique des hommes du Moyen Âge.

POUR EN SAVOIR PLUS

- J. Naveau, « L'église de Pritz à Laval (Mayenne), fouilles de 1983 » in *Mayenne Archéologie Histoire* n°8, pp. 3-30, Laval, 1985.
- C. Davy, *La peinture murale dans les Pays de la Loire. L'indicible et le ruban plissé*. Société d'Archéologie et d'Histoire de la Mayenne, 416 p., Laval, 1999.

Vue générale sur le château de Laval prise des bords de la rivière



Aux origines d'une ville :

le château de Laval

11^e – 15^e siècles

Monument emblématique surplombant la vallée de la Mayenne, le château de Laval incarne l'archétype de la forteresse médiévale tel que le grand public se l'imagine. Mais au-delà de son apparence militaire matérialisée par sa puissante tour maîtresse, le monument révèle une histoire complexe illustrant le passage des temps féodaux à l'émergence du pouvoir royal.

Profondément remanié à la Renaissance puis au 19^e siècle au moment où on lui attribue des fonctions carcérales, le château de Laval présente néanmoins un intérêt double pour les spécialistes de l'architecture médiévale. Aux quelques traces du premier castrum fondé au début du 11^e siècle, s'ajoutent celles, plus imposantes, d'un château de type philippien construit dans la première moitié du 13^e siècle qui serviront de base au développement d'un monument à caractère résidentiel prononcé à la fin du Moyen Âge.

LE CHÂTEAU À MOTTES, TÉMOIN DES TEMPS FÉODAUX

Durant la décennie 1020-1030, Guy de Dénére, seigneur possessionné en Normandie et apparenté par mariage à la puissante famille de Château-du-Loir (Sarthe), prend possession par la force d'un site de gué sur la Mayenne sur le tracé de la voie antique Tours – Corseul (Côtes d'Armor). Le contrôle de cet important point de passage vers la Bretagne s'effectue à partir d'une vaste fortification de bois et de terre construite sur les hauteurs surplombant la rivière. L'étude du cadastre ancien, des sources écrites ainsi que les résultats des fouilles archéologiques de la place de La Trémoille achevées en 2013, permettent de dresser le portrait du castrum primitif élevé à cette époque. Disposant de trois mottes dont deux principales de 25m de diamètre protégeant ses abords à l'ouest, le château occupe alors une importante surface, sa basse-cour se développant jusqu'au niveau de la place des Acacias, aux abords immédiats de l'actuelle cathédrale de la Trinité. Dans la cour actuelle du château, des vestiges maçonnés, exhumés en 1980, témoignent de l'existence d'un bâtiment quadrangulaire construit en pierre apparenté à la première résidence seigneuriale. Ce *domicilium* est par la suite complété par une adjonction à l'est, marquant ainsi définitivement l'espace perçu comme la haute-cour.



Chapelle du château aménagée en partie basse du *domicilium* primitif

Au début du 12^e siècle, la salle située à l'étage inférieur du logis seigneurial primitif est réaménagée pour accueillir un collège de chanoines, dont la création est plus tard accordée par bulle pontificale. Le clergé attaché aux seigneurs de Laval évolue alors dans un espace doté de remarquables voûtes d'arêtes retombant sur des colonnes dont les chapiteaux adoptent un registre iconographique à thématique végétale. Les transformations d'ordre militaire du château, qui surviennent dans les dernières années du règne de Philippe-Auguste, conduisent au transfert des religieux en dehors de l'enceinte et à la fondation d'une église collégiale, plus au nord, dans le Bourg Chevreau. Dédié au 15^e siècle à saint Tugal suite au transfert des reliques du saint évêque de Tréguier, ce nouvel édifice finira par être détruit lors de la tourmente révolutionnaire.

Essai de restitution virtuelle du castrum primitif de Laval
(© Société Enozone)





Essai de restitution virtuelle du château philippien au 13^e siècle
(© Société Enozone)

LE DONJON PHILIPPIEN OU L'AVÈNEMENT DE L'INFLUENCE CAPÉTIENNE

Le 8 septembre 1211, la mort prématurée de Guyonnet, septième baron de Laval héritier en droite ligne de Guy de Dénéry, laisse la seigneurie aux mains de sa sœur Emma. Celle-ci va se retrouver otage de la politique diplomatique de Philippe-Auguste dans le contexte de l'après bataille de Bouvines qui voit le roi de France étendre sa domination sur les territoires dominés précédemment par les Plantagenêts. La mise sous tutelle de la baronnie de Laval par Philippe-Auguste et l'arrivée en 1218 d'un nouveau seigneur issu de l'entourage royal, Mathieu II de Montmorency, consacrent l'adoption des principes de la défense active. À l'écart de la nouvelle enceinte du château construite dorénavant en

Pierre et protégeant un espace réduit à la pointe de l'éperon rocheux dominant la rivière, se dresse, entouré d'un fossé, un imposant donjon haut de 34m. Tour dont l'assise est assurée par une base tronconique, le bâtiment répond aux dernières exigences en matière d'architecture militaire. Complétant l'action des archères, une série d'ouvertures ménagées dans la charpente en surplomb des murs permet d'en assurer efficacement la défense. En cas d'attaque, les assiégés se voient offrir la possibilité de circuler dans une galerie couverte constituant un véritable étage intermédiaire entre la maçonnerie et la charpente. Ce hourd en bois a récemment fait l'objet d'une datation scientifique par dendrochronologie, confirmant ainsi sa mise en œuvre vers 1222. Cet ensemble remarquable par sa conception, reposant sur un savant jeu d'équilibre et de répartition des forces entre deux enrayures, renvoie à d'autres réalisations contemporaines comme les tours maîtresses de Dourdan (Essonne) ou de Lillebonne (Seine-Maritime).

La présence d'un niveau de réserves, aveugle, au rez-de-chaussée et de baies géminées aux troisième et quatrième niveaux de la construction posent la question de l'éventuelle fonction résidentielle du donjon. Néanmoins, au regard du manque probant d'éléments de confort à l'exception d'une cheminée en appareillage grossier de calcaire bleu, il est fort à parier que ces espaces étaient alors dévolues aux usages de la soldatesque en charge de surveiller les alentours depuis les hauteurs. La présence d'un logis, articulé de façon perpendiculaire au domicilium primitif, est par ailleurs attesté par les vestiges d'un couloir de circulation encore visible sous la dalle de béton supportant aujourd'hui les salles d'exposition du musée.

Tour de flanquement du rempart sud du château de Laval.





Charpente et hourd coiffant la tour maîtresse du château de Laval.

LE GRAND LOGIS, SYMBOLE D'UNE RÉUSSITE FAMILIALE

Profondément remaniée lors de la campagne de restauration du début du 20^e siècle, la grande salle située au premier étage du logis a vu sa surface doubler par la suppression d'un ancien mur de refend. Aujourd'hui, elle présente au regard du visiteur une impressionnante voûte en bois, dite en carène renversée, ainsi que des tombeaux à enfeus et des peintures murales provenant du site de l'abbaye cistercienne de Clairmont à Olivet. Autrefois, un escalier droit, dont subsiste encore le perron, courrait sur la façade et permettait d'accéder à la salle seigneuriale vraisemblablement aménagée dans le courant du 14^e siècle comme en atteste la présence de petites fenêtres ornées de quadrilobes.

À cette époque, l'influence des Laval est alors grandissante sur l'échiquier politique de l'ouest français. Devenus, par mariage, barons de Vitré au milieu du 13^e siècle, les seigneurs lavallois se posent comme garants du parti français durant la guerre de succession de Bretagne (1341-1364). Après Azincourt, les domaines des Laval se trouvent en proie aux chevauchées anglaises. Participant valeureux à la bataille de La Brossinière (septembre 1423), le jeune André de Lohéac, frère cadet de Guy XIV de Laval

et détenteur par sa grand-mère de l'épée du connétable Bertrand Du Guesclin, ne peut s'opposer à la prise de la ville en 1427. Dans un contexte peu favorable, Anne de Laval demande pourtant à ses deux fils de rejoindre Jeanne d'Arc. Cette décision pour le moins audacieuse s'avère être au final un pari gagnant : sacré à Reims en juillet 1429, Charles VII élève la baronnie de Laval au rang de comté. Dix ans plus tard, André de Lohéac devient maréchal de France alors que son frère aîné épouse successivement Isabelle de Bretagne (1430) et Françoise de Dinan (1450). La maison de Laval peut dès lors prétendre à jouer un rôle d'acteur principal dans le rapprochement du duché de Bretagne et du royaume de France qui s'opérera, après un séjour de plusieurs semaines de Charles VIII à Laval au printemps 1488, à l'issue de la bataille de Saint-Aubin du Cormier.

Au 16^e siècle, sous Guy XVI de Laval, le château connaîtra, en parallèle de grandes campagnes de travaux visant à en faire une résidence princière, les fastes d'une cour brillante. De cette dernière émergera bientôt la personnalité de l'un des plus grands humanistes de la Renaissance, Ambroise Paré...

Jambes de force incluses dans la maçonnerie
ayant pour but de soutenir la charpente
de la tour maîtresse du château de Laval



PROSPER MÉRIMÉE ET LE CHÂTEAU DE LAVAL

En août 1835, dans le cadre de ses missions d'inspecteur général des monuments historiques, l'écrivain Prosper Mérimée séjourne à Laval. Sensible à la conservation des bâtiments datant du Moyen Âge, il s'intéresse particulièrement au Vieux-Château dont il donne une description détaillée dans son ouvrage intitulé *Notes d'un voyage dans l'ouest de la France*. Déplorant «*le désœuvrement des tristes habitants de ces lieux*», il entame une analyse succincte mais néanmoins très fine d'un édifice en souffrance: «*L'ancien château des seigneurs de la Trémoille, considérablement réduit par des démolitions, sert aujourd'hui de prison. La courtine qui longe la rivière est encore assez bien conservée. C'est une muraille immense qui monte à une grande hauteur, plantée sur des rochers avec lesquels sa base se confond. L'appareil est régulier, de grosses pierres noires; vers le milieu, une large bande de pierres rougeâtres tranche fortement avec les premières. Au sommet, on voit quelques fenêtres géminées en plein cintre. Une tour ronde, à l'angle du bâtiment, est couronnée de mâchicoulis, mais ils me paraissent ajoutés car le haut du parement de cette tour ne ressemble pas au reste. Je crois que ce château, bâti au douzième siècle, aura été réparé à différentes reprises comme tous les édifices militaires, qui se sont modifiés à mesure que l'art de la guerre a fait des progrès.*» L'avis formulé par Mérimée aboutira de fait à l'inscription du château sur la première liste des Monuments Historiques en 1840.



La cour du Vieux-Château au début du 20^e siècle
(carte postale ancienne, collection de l'auteur)

POUR EN SAVOIR PLUS

- J. Naveau, « Données nouvelles sur le château de Laval » in *Mayenne Archéologie Histoire* n°4, pp. 79-140, Laval, 1982.
- JM. Gousset, « Y a t'il deux donjons au château de Laval ? » in *Mayenne Archéologie Histoire* n°27, pp. 168-176, Laval, 2004.
- S. Chollet, « L'accès au donjon du château de Laval » in *Mayenne Archéologie Histoire* n°29, pp. 176-201, Laval, 2006.



Côté cour, le logis du château de Laval développe un décor typique de la Renaissance.
On distingue la présence, entre les imposantes travées en tuffeau, de fenêtres primitives couronnées de quadrilobes

Chevet roman de la chapelle Saint-Martin



Avesnières et Saint-Martin

des fondations monastiques rivales

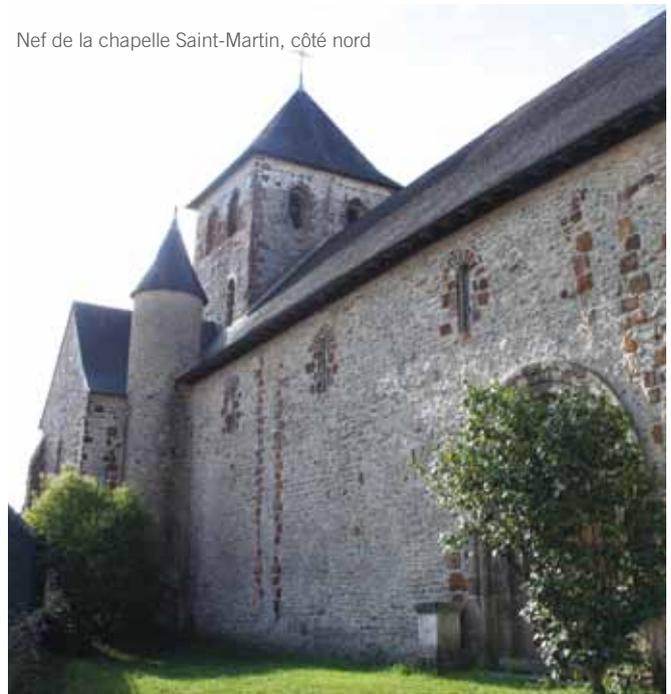
(11^e – 12^e siècles)

Joyaux du patrimoine roman, Avesnières et Saint-Martin rappellent que le développement de Laval au Moyen Âge s'articule sous une forme polynucléaire. Nés de luttes d'influence entre puissants, laïcs et ecclésiastiques, ces établissements religieux s'accompagnent de la création de bourgs à la rivalité parfois exacerbée.

SAINT-MARTIN ET AVESNIÈRES AU CŒUR DE LA « GUERRE DES BOURGS »

« *Qu'il soit connu de tous que Guy de Laval nous a donné, c'est-à-dire aux moines du grand monastère, une certaine terre pour faire un bourg à côté de son château, c'est à dire près de la vallée, avec toutes les coutumes de cette terre, sauf quelques-unes qu'il retient à lui et que nous rappelons ici...* ». Ainsi, vers 1060, le cartulaire manceau de Marmoutier atteste-t-il de la fondation d'un prieuré bénédictin dépendant de la prestigieuse abbaye tourangelle par le premier seigneur de Laval. Cet acte accompagne la prise de l'habit monastique par Jean, fils aîné de Guy, en même temps qu'il témoigne de la volonté des Laval de légitimer leur pouvoir par de puissants appuis. À la demande de l'abbé de la Couture du Mans qui se sent lésé par l'installation à proximité de son prieuré de Pritz des moines de Marmoutier, Guillaume le bâtard, duc de Normandie, intervient en 1064 pour entériner de façon définitive cette fondation.

Nef de la chapelle Saint-Martin, côté nord





En réaction, la famille de Saint-Berthevin, dont l'ancrage sur le territoire est beaucoup plus ancien, invite en 1073 les religieuses du Ronceray d'Angers à venir s'installer à moins d'un kilomètre au sud du château. Le phénomène de la « guerre des bourgs », décrit par l'historien André Chedeville, prend alors toute sa dimension dans la sphère géopolitique lavalloise. Des droits et privilèges sont en effet concédés par les moniales aux particuliers qui viendraient s'installer dans leur bourg. Aussi, voit-on un certain Popard, meunier de son état et désigné comme « *homme de Saint-Martin* », passer au service des religieuses d'Avesnières. La situation n'échappe pourtant pas longtemps au contrôle des Laval. Vers 1080, la prise du voile monastique à Avesnières par Odeline, sœur d'Hamon de Laval, entraîne la mise sous tutelle de la fondation religieuse et du bourg attenant. Dès lors, la paix retrouvée entre les deux prieurés va permettre le développement de deux architectures remarquables.

Portail roman à triple voussure et décor géométrique de la chapelle Saint-Martin



Les rois de Judée, ensemble de peintures murales romanes redécouvertes au 19^e siècle dans la nef de Saint-Martin



Essai de restitution virtuelle du village d'Avesnières vers 1450 (© Société Enozone)

SAINT-MARTIN, UNE CHAPELLE PRIEURALE AU DÉCOR RÉINTERPRÉTÉ

Adoptant la forme d'une croix latine, le plan de la chapelle Saint-Martin répond aux besoins de la liturgie bénédictine. La nef, longue d'une trentaine de mètres, est percée d'étroites ouvertures en grès roussard et s'ouvre sur le transept par un arc triomphal. De part et d'autre de ce dernier, de petites ouvertures appelées passages berrichons conduisent dans les bras nord et sud du transept, marqués chacun par la présence d'une abside en cul de four. Le chœur, voûté en plein cintre, s'achève également par une abside orientée vers le levant. Adoptant la forme d'une triple voussure à décor géométrique d'inspiration normande, le portail de la chapelle a été déplacé au niveau du mur nord de la nef au 18^e siècle. Au sud, la chapelle présente de belles ouvertures à remplage de style gothique flamboyant attestant d'aménagements réalisés en 1437 grâce au mécénat de Jean V de Bretagne. Restaurée en 1994, la tour de croisée a retrouvé une toiture à quatre pans d'ardoises qui est venue prendre la place des créneaux autrefois installés par le chanoine Le Segretain, aumônier militaire de la place forte de Laval à partir de 1879. Recouvertes d'enduits pendant plusieurs siècles, les peintures murales de Saint-Martin ont fait l'objet d'une redécouverte à partir de 1883. Sont notamment mis au jour des ensembles médiévaux remarquables comme la

série des rois de Judée (12^e siècle) sur le mur nord de la nef qui présente, dans un décor architectural d'arcades en plein cintre, les ancêtres mythiques du Christ comme David ou Salomon. Le bras nord du transept présente, quant à lui, deux œuvres datées du 13^e siècle mettant en scène deux épisodes du Nouveau Testament, les Noces de Cana et la reconnaissance du Christ par Marie-Madeleine. Soucieux de mettre en valeur ce patrimoine, le chanoine Le Segretain va faire intervenir un étudiant en beaux-arts originaire de Bruges, Lieven Goethals. Ce dernier, à la demande de son commanditaire, œuvre à restaurer et surtout à compléter le programme iconographique original. Ses piètres connaissances des techniques médiévales conduisent néanmoins à livrer des travaux sans grand relief et demeurant aujourd'hui incomplets, à l'image des arcades demeurées vides au niveau du mur sud de la nef. Sans doute inspiré de celui de Pritz, le calendrier des mois de Saint-Martin trouve également sa place au niveau de l'intrados qui sépare la nef de la partie la plus sacrée de la chapelle. D'esprit roman comme en témoignent la longue chevelure des paysans ou le plissé des vêtements, il a cependant été totalement repeint par Goethals, coupable de nombreuses erreurs d'interprétation. Malgré ces restaurations abusives, l'édifice a fait l'objet d'un classement au titre des Monuments Historiques en 1979.



Chevet roman à déambulatoire et chapelles rayonnantes de la basilique d'Avesnières

AVESNIÈRES, UN LIEU DE PÈLERINAGE POUR LAVAL

L'église d'Avesnières se distingue dans le paysage lavallois par son chevet remarquable, dont les fondations datent de la première moitié du 12^e siècle. À cette époque, le chœur s'orne d'un déambulatoire sur lequel vont rapidement venir se greffer cinq chapelles rayonnantes ou absidioles. Quelques années plus tard, une nouvelle campagne de travaux permet d'élever la voûte du chœur à 17 mètres de hauteur. L'architecte lavallois Jamet Nepveu achèvera l'ouvrage en 1534 en couronnant la tour de croisée par une magnifique flèche ouvragée en pierre jaune du Poitou.



Élévation intérieure du chœur de la basilique d'Avesnières

LA FONDATION LÉGENDAIRE D'AVESNIÈRES

La fin du 19^e siècle marque la renaissance d'Avesnières. En 1873, l'architecte Lambert restaure à l'identique la flèche octogonale, avant d'œuvrer à la reconstruction du portail de l'église. De style néo-roman, celui-ci reprend en partie l'élévation de l'entrée monumentale de la cathédrale du Mans. L'ornementation de l'ouvrage est confiée au sculpteur angevin Victor Bariller qui en 1890 réalise trois intéressants bas-reliefs, dont un renvoie à la tradition miraculeuse de fondation d'Avesnières. Celle-ci rapporte que l'église a été consacrée par Guy, seigneur de Laval, qui, tombé à l'eau en voulant traverser la rivière, aurait été préservé de la noyade par la Vierge et transporté sain et sauf sur la berge. Le lieu aurait alors été choisi en souvenir de ce sauvetage miraculeux, pour accueillir un sanctuaire dédié à Notre-Dame. Cette belle histoire n'est en fait que le fruit de l'imagination de Perette de Montbron, mère prieure d'Avesnières au 15^e siècle. En flattant ainsi habilement l'orgueil des seigneurs de Laval, elle parvint à obtenir les subsides nécessaires à la reconstruction de son église, suite aux destructions occasionnées par le passage d'une chevauchée anglaise.

Haut-relief du portail figurant le sauvetage miraculeux de Guy de Laval



Le déambulatoire, où chemine le pèlerin autour du chœur, présente un témoignage important de l'art ornemental du 12^e siècle. Les chapiteaux situés entre la première et la deuxième absidiole du côté nord attestent des différentes influences régionales qui ont présidé à leur réalisation. S'y côtoient des motifs simples telles des crosses rappelant des thèmes bretons ou des figures de monstres plus couramment représentatives de l'art du Val de Loire. Les chapiteaux du chœur, notamment dans la partie sud, présentent un registre iconographique plus élaboré. Les motifs végétaux laissent progressivement la place à des représentations d'animaux plus ou moins fantastiques tels le basilic (mi-coq, mi-lézard) ou le dragon, perçues par les contemporains comme des personnifications du mal. La symbolique de ce bestiaire médiéval est parvenue jusqu'à nous par l'intermédiaire des

écrits d'Hugues de Saint-Victor et d'Isidore de Séville. Le chœur de l'église est orné de deux statues datées de la fin du Moyen Âge. Placé dans l'arcade centrale du rond-point, un magnifique Christ en croix accueille le pèlerin. Les extrémités de l'instrument du supplice sont décorées de quadrilobes accueillant les symboles des quatre évangélistes. Au-dessus, au niveau de la tribune, une statue représentant la Vierge, dont le corps de pierre est revêtu d'ornements précieux, matérialise la présence de la sainte patronne des lieux. La dévotion populaire incarnée lors de grandes processions achève, en 1898, de convaincre le pape Léon XIII à élever l'édifice au rang de basilique. Prosper Mérimée en avait déjà, pour sa part, reconnu la qualité architecturale et artistique en l'inscrivant en 1840 dans la première liste des Monuments Historiques.

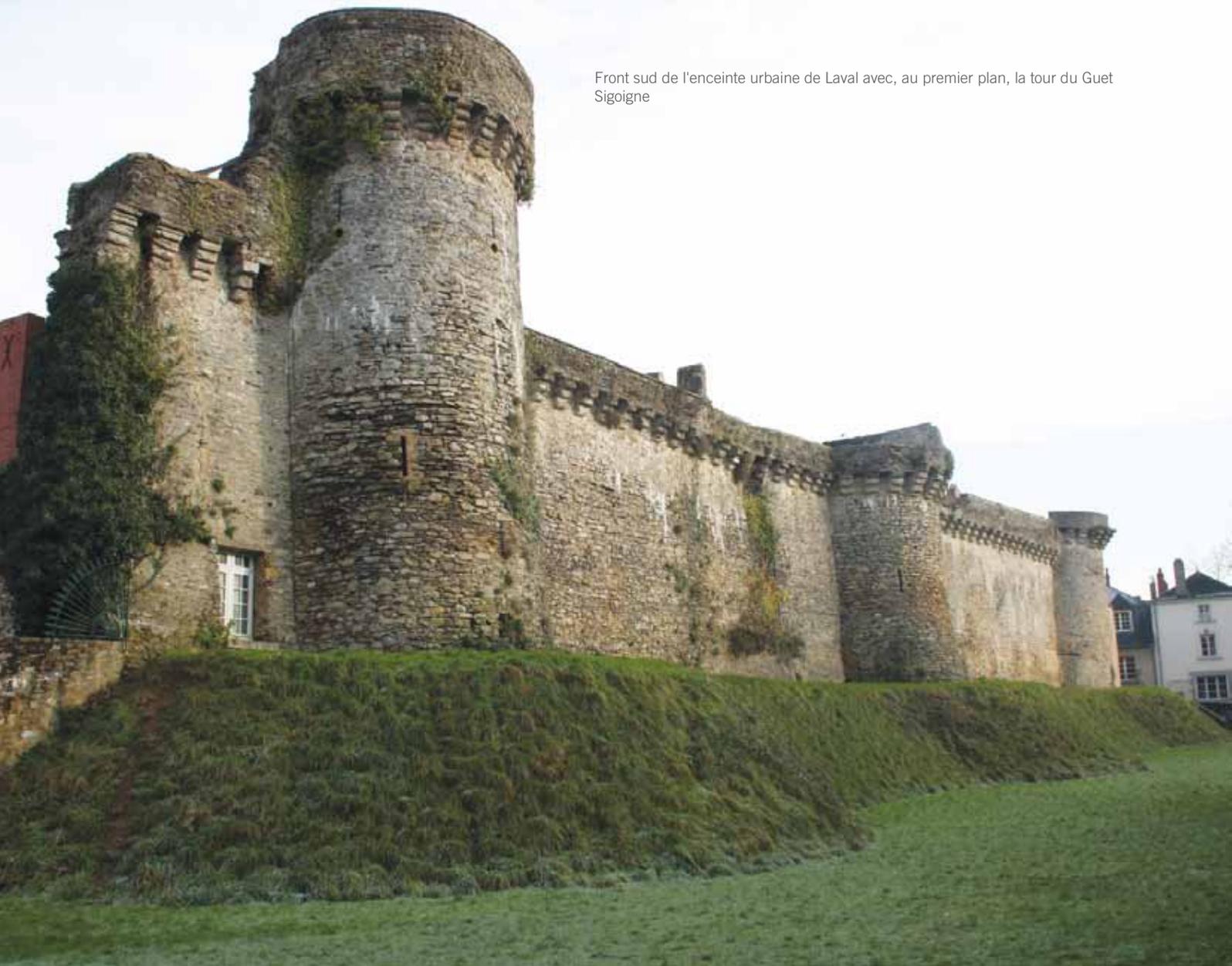


Les chapiteaux du déambulatoire développent un intéressant répertoire lié au bestiaire médiéval. Ici, on reconnaît des basilics et des lions affrontés

POUR EN SAVOIR PLUS

- S. Legros, « Le prieuré et la consolidation de la seigneurie lavalloise (11^e siècle) » in *Mayenne Archéologie Histoire* n°26, pp. 12-43, Laval, 2003.
- JM. Gousset et S. Legros, « Guerre des prieurés et construction d'un bourg : Avesnières aux 11^e-12^e siècles » in *Mayenne Archéologie Histoire* n°26, pp. 158-169, Laval, 2003.

Front sud de l'enceinte urbaine de Laval avec, au premier plan, la tour du Guet Sigoigne



L'essor d'une ville médiévale

Laval entre architecture militaire
et bâti civil

11^e – 15^e siècles

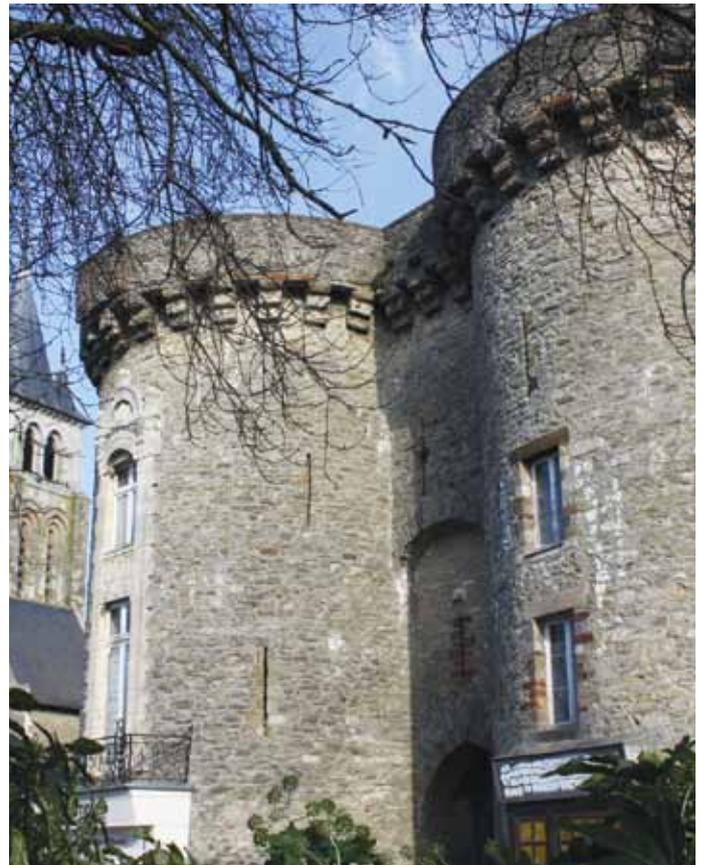
A partir du 13^e siècle, Laval se dote d'une enceinte fortifiée qui matérialise dès lors les limites de l'espace urbain. Au cœur de ce dernier, le bâti civil connaît, à la fin du Moyen Âge, un formidable développement incarné par la construction de nombreuses maisons à pan de bois.

Bien qu'il apparaisse aujourd'hui difficile de percevoir les traces laissées dans le paysage urbain par la toute première agglomération lavalloise fondée au 11^e siècle à l'ombre de son château, les études parcellaires contribuent cependant à nous éclairer sur le sujet. Un lotissement constitué de parcelles régulières au profil laniéré a été clairement repéré au nord-ouest du castrum primitif autour de l'actuelle rue Renaise. Le bâti y a connu un profond remaniement dans le courant du 18^e siècle et aucun indice probant ne laisse à supposer de la forme de cet habitat primitif, reposant vraisemblablement sur des architectures sommaires de bois et de terre. Plus au sud, au niveau de la rue des Chevaux, un habitat en pierre, sans doute de type aristocratique, subsiste encore. Une salle, faisant aujourd'hui office de cave, dispose d'ouvertures à embrasures renvoyant aux traditions de construction romanes. Il s'agit là d'un témoignage matériel rare des premiers temps de la ville de Laval. L'édification d'un rempart au 13^e siècle et surtout la densification de l'espace urbain après la Guerre de Cent Ans vont contribuer par la suite à forger l'image que nous nous faisons aujourd'hui de la ville médiévale.

LA CRÉATION DE L'ENCEINTE URBAINE (13^e SIÈCLE)

La première mention faite de l'enceinte urbaine de Laval se trouve dans un acte du cartulaire de l'abbaye de la Couture daté de 1268. Il est fait état de la présence du mur de ville à proximité de l'église de la Trinité qui dépend alors de la communauté religieuse mancelle. Maucourt de Bourjolly, chroniqueur lavallois du 18^e siècle, mentionne quant à lui l'existence d'un rempart construit sous Guy V de Laval (1144-1185). Cette assertion, qui repose peut-être sur l'existence d'un talus en terre à vocation défensive, paraît cependant totalement aberrante au regard de la nature des vestiges de la muraille qu'il est encore aujourd'hui possible de découvrir.

Développant une longueur de 1100 mètres, l'enceinte urbaine de Laval assure la protection d'un espace réduit à 9 hectares. Construite en moellons de calcaire bleu extraits du sous-sol, elle est composée de courtines hautes d'environ 10 mètres et de 27 tours semi-circulaires régulièrement espacées sur tout son pourtour. La promenade Anne d'Alègre, aménagée en 1998 dans la douve sèche du front sud de ces fortifications, laisse aujourd'hui augurer le visiteur de ce que devaient être les abords de cet ouvrage militaire au Moyen Âge. À proximité, plus à l'ouest, la porte Beuchersse incarne l'unique témoignage matériel attestant



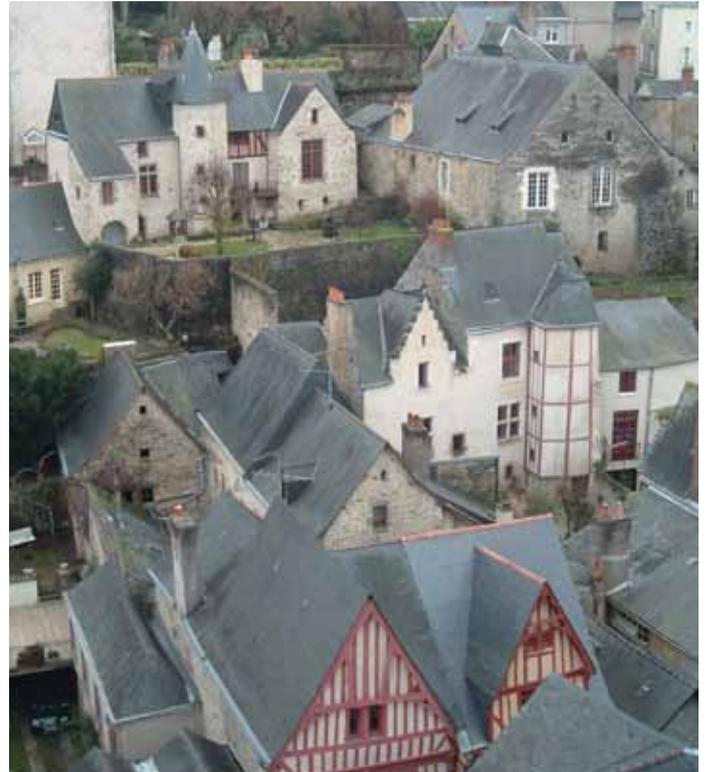
La porte Beuchersse, la seule entrée de ville à avoir échappé à la destruction.

de l'existence de trois entrées de ville monumentales. Ouvrant autrefois en direction de Nantes et de la baronnie de Craon, elle est constituée de deux tours semi-circulaires flanquant l'accès à un étroit passage voûté dont la clôture était assurée par une herse et une porte à double vantaux de bois. Sa mise en défense était assurée par un réseau d'archères couvrant tous les angles de tir au devant de la construction. Ces caractéristiques architecturales renvoient indéniablement au modèle des enceintes urbaines élevées à partir du règne de Philippe-Auguste, dont Provins (Seine-et-Marne) constitue sans doute le plus bel exemple. Pour Laval, on peut avancer l'hypothèse selon laquelle la création de cet imposant ouvrage militaire va de pair avec les transformations opérées au château par Mathieu II de Montmorency dans les années 1220.

LA MODERNISATION DE L'ENCEINTE URBAINE (15^e SIÈCLE)

Au début du 15^e siècle, le théâtre des opérations militaires conduites dans le cadre de la guerre de Cent Ans s'étend à la province du Maine. Dans ce contexte, les fortifications de Laval connaissent d'importantes transformations vraisemblablement achevées en 1414. Aux hourds en bois couronnant primitivement les murs de l'enceinte se substituent des mâchicoulis en pierre reposant sur des consoles à trois corbelets qui permettent d'assurer une défense efficace de la base de la fortification. Cependant, ces travaux de modernisation ne suffiront pas à empêcher le capitaine anglais Talbot de prendre la ville, sans doute par trahison, avant qu'elle ne soit libérée le 25 septembre 1429 grâce à la complicité du meunier Jehan Fouquet.

Devenu gouverneur de Laval en 1433, André de Lohéac, dont l'accès à la dignité de maréchal de France le sensibilise aux nouvelles pratiques militaires, choisit le parti d'adapter l'enceinte de ville aux usages de l'artillerie. Sur le front sud des fortifications, la tour dite du Gué Sigoigne ainsi que la porte Beucherresse sont dotées de bouches à feu permettant l'installation de coulevrines. Des boulevards d'artillerie en forme de demi-lunes sont également construits au devant des entrées de ville. Enfin, à l'angle nord-ouest de l'enceinte urbaine, André de Lohéac élève la tour Renaise. Haut de 23 mètres pour une circonférence de 44 mètres, ce puissant ouvrage se présente comme une sorte de second donjon, après celui du château, pour la ville. Sa mise en œuvre soignée, avec notamment trois cordons de pierre de taille renvoyant à la matérialisation des niveaux d'élévation intérieurs du monument, contraste avec le reste de l'enceinte. Une plateforme sommitale destinée aux usages de l'artillerie complète l'ensemble et assure la protection des abords de l'ouest de la ville, au moment où commencent à émerger les ambitions françaises en direction du duché de Bretagne. Pendant ce temps, au pied du château, l'émergence d'une nouvelle entité urbaine connue sous le nom de quartier du Val de Mayenne entraîne la création d'une enceinte secondaire. Située en bord de rivière, elle voit sa construction s'étaler de 1429 à 1452 et développe un front défensif important de la porte de la Hanardière au sud à la tour du diable au nord. Au cœur de cet espace, les chantiers de construction sont nombreux, témoignant du dynamisme démographique de Laval en cette fin de Moyen Âge.



Vue générale sur le bâti urbain médiéval prise du sommet de la tour maîtresse du château de Laval.

UNE CONSTRUCTION À PAN DE BOIS TÉMOIN DU RENOUVEAU URBAIN

Depuis une dizaine d'années, le développement d'un programme de datation par dendrochronologie du pan de bois lavallois a conduit à renouveler singulièrement les connaissances jusque-là établies sur le bâti civil médiéval. Avec un corpus de 63 édifices recensés, la ville présente un échantillonnage intéressant illustrant l'évolution des typologies de construction entre 1430 et 1530, attestant par ailleurs de l'existence de deux ou trois ateliers actifs. Située au bas de la Grande Rue, à quelques encâblures du vieux-pont enjambant la Mayenne, la maison dite du Pou Volant se distingue par sa singularité. Développant une large façade sur rue avec mur gouttereau et mur pignon, elle témoigne de la pérennité des modes de construction



La tour Renaise, dernier ouvrage défensif construit sur l'enceinte urbaine de Laval.



La maison du Pou Volant.

La maison des Maires.



L'hôtel urbain des abbés de Clairmont.

de tradition romane avec une claire-voie mise à profit pour mettre en lumière une pièce utilisée l'été. À l'arrière, les espaces de vie demeurent plus confinés pour un usage hivernal. Par ailleurs, la parcelle importante occupée par l'édifice renvoie à une époque où la pression foncière était moins importante, comme le confirme la datation des bois composant la structure dont la coupe remonte à l'année 1423. Durant les décennies qui suivent, favorisé par le retour à la paix, l'essor de la construction s'intensifie dans l'intra-muros lavallois. Dorénavant, les maisons développent sur rue leur mur pignon et adoptent des encorbellements prononcés sur solives débordantes. Ce principe offre le double intérêt de protéger la façade des eaux pluviales et d'accorder un gain de place aux intérieurs à usage domestique. Traditionnellement, le rez-de-chaussée demeure dévolu à l'atelier de travail ou à la boutique. C'est

le cas de la maison dite des Maires (1495-1510) au bas de la Grande Rue qui présente la particularité d'un rez-de-chaussée en pierre marqué par une arcade à vocation marchande et des niveaux supérieurs en bois.

L'usage du bois, contrairement à une idée reçue, n'est pas, à l'époque, lié à un quelconque manque de moyens. L'exploitation de la forêt demeure l'apanage des seigneurs de Laval et un aveu daté de 1444 fait état du droit concédé aux chanoines de Saint-Tugal, deux fois l'an, de procéder au ramassage des bois morts et vifs. Aussi peut-on imaginer des accords passés ponctuellement dans le cadre d'un chantier par le comte de Laval et le commanditaire, ou même le charpentier. Tel n'a pas du être le cas pour la construction de l'hôtel dit de Clairmont (1465-1506). Ce bel édifice, situé rue de la Trinité à proximité de la cathédrale, est en effet la résidence urbaine de l'abbé d'un établissement cistercien fondé en 1152 à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de



La maison du Petit Saint-René – Construction d'une maison à pan de bois avec les méthodes traditionnelles dans le centre historique de Laval – États en mai 2011 et janvier 2015.

BÉATRIX DE GÂVRE ET LE TEXTILE À LAVAL



Dans la cour du Vieux-château, trône sur son piédestal, depuis 1922, la statue d'une femme. Vêtue d'une longue robe tenue à la taille par une ceinture avec aumônière, elle présente dans sa main gauche une navette de métier à tisser. Cette œuvre du sculpteur Loiseau-Rousseau apporte le témoignage de la reconnaissance des industriels locaux du textile au personnage de Béatrix de Gâvre. Originaire des Flandres, considérées au Moyen-âge

comme la première province drapière d'Europe, cette noble dame épouse en 1285 le baron Guy IX de Laval. Dès lors, elle contribue sans doute à moderniser et organiser l'appareil de production textile dans une ville connaissant un premier essor économique. Le lin, cultivé en Mayenne depuis l'Antiquité, offre aux tisserands l'opportunité de produire des toiles qui, à partir de la Renaissance, gagneront les horizons lointains des Indes et des Amériques. Ce commerce fructueux présidera au développement de fortunes importantes matérialisées au 18^e siècle par l'élévation de superbes hôtels particuliers entre cour et jardin. La Révolution et le Premier Empire viendront mettre un terme à cette tradition séculaire et, au 19^e siècle, le lin cédera finalement sa place au coton..

Laval. Les ressources naturelles de l'abbaye, installée à deux pas de la forêt de Frageu (actuel bois des Gravelles), ont du être largement mises à contribution dans la mise en œuvre de ce chantier d'importance. Ce dernier préside à la construction d'une demeure prestigieuse développant son mur gouttereau sur la rue, un encorbellement sur entretoises marqué par d'élégantes moulures et un riche décor sculpté renvoyant à des figures religieuses. Parmi elles, sainte Barbe joue le rôle de talisman censé protéger l'édifice des risques d'incendie qui demeurent alors la plus grande hantise des habitants de la ville.

De fait, à partir des années 1530, la pierre prendra progressivement la place du bois et nombreuses seront les façades médiévales recouvertes par des enduits. Ce n'est finalement qu'au 20^e siècle que l'on redécouvrira avec intérêt ces architectures remarquables contribuant au charme pittoresque du centre ancien de Laval.

POUR EN SAVOIR PLUS

- J.M. Gousset, « Les fortifications urbaines de Laval : 13^e-15^e siècles » in *Mayenne Archéologie Histoire* n°22, pp. 37-62, Laval, 1999.
- J.M. Gousset, « La construction médiévale en pan de bois à Laval » in *La construction en pan de bois au Moyen-âge et à la Renaissance*, pp. 141-160, PUR, Rennes, 2013.

Laissez-vous conter **Laval**, Ville d'Art et d'Histoire

... en compagnie d'un guide-conférencier agréé par le ministère de la Culture

Le guide vous accueille. Il connaît toutes les facettes de Laval et vous donne des clefs de lecture pour comprendre l'échelle d'une place, le développement de la ville au fil de ses quartiers. Le guide est à votre écoute. N'hésitez pas à lui poser vos questions.

Le Service Patrimoine de la Ville de Laval

... qui coordonne les actions de Laval, Ville d'Art et d'Histoire

Conçoit un programme de visites-conférences et d'ateliers du patrimoine. Il propose toute l'année des animations pour tous les publics, et en particulier les scolaires. Il se tient à votre disposition pour tout projet.

L'office de Tourisme du Pays de Laval

... vous accueille et vous informe

Propose toute l'année des visites pour les groupes, scolaires et adultes, ainsi que pour les individuels.

Laval appartient au réseau national des Villes et Pays d'Art et d'Histoire

Le ministère de la Culture et de la Communication, direction de l'Architecture et du Patrimoine, attribue l'appellation Villes et Pays d'Art et d'Histoire aux collectivités locales qui animent leur patrimoine. Il garantit la compétence des guides-conférenciers et des animateurs du patrimoine et la qualité de leurs actions.

Des vestiges antiques à l'architecture du XXI^e siècle, les villes et pays mettent en scène le patrimoine dans sa diversité.

Aujourd'hui, un réseau de 184 villes et pays vous offre son savoir-faire sur toute la France.

À proximité,

Angers, Coëvrons-Mayenne, Dinan, Fontenay-le-comte, Fougères, Guérande, la Vallée du Loir, Le Vignoble Nantais, Le Mans, Le Perche Sarthois, Nantes, Rennes, Saumur et Vitré bénéficient également de l'appellation Villes et Pays d'Art et d'Histoire.

Contacts

Service Patrimoine de la Ville de Laval
Maison du Grand Veneur
14 rue des Orfèvres 53000 Laval
Tél. : 02.43.59.04.45
Fax : 02.43.53.92.87
www.patrimoine.laval.fr

Office de Tourisme du Pays de Laval
1 allée du Vieux Saint Louis
53006 Laval cedex
Tél. : 02.43.49.46.46
Fax : 02.43.49.46.21
office.tourisme@agglo-laval.fr
www.laval-tourisme.com

En couverture : Thermes d'Entrammes, Vieux château de Laval et Basilique d'Avesnières.

Conception : Service Patrimoine de la Ville de Laval, Imprimerie municipale.



Laval Patrimoine